



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de FOROT (Charles), « Avant-propos »,
Introduction à la vie dévote, FRANÇOIS DE SALES
(saint), p. I-XIV

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1920-1.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1920-1.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

François de Sales a sa légende. Le plus doux de tous les saints, un saint-gentilhomme. Le romantique Huysmans, à la fois mou et excessif, dit : « un saint tout en sucre » Il est difficile de lui restituer son vrai visage. La littérature édifiante l'a affadi, le jansénisme latent des Français l'a méprisé, les mondains l'ont déformé. Un trait cependant à travers tout cela demeure : ce fut un saint bien né, j'entends pourvu de toutes les qualités naturelles qui pouvaient unir la sagesse à la sainteté. C'est par là surtout qu'il nous surprend et qu'il scandalise les âmes vulgaires. Une grâce manifeste l'a touché dès son berceau. Ce n'est pas qu'elle le dispense des luttes. Elle y préside. Elles-mêmes, elle les règle selon une suprême harmonie.

Il est bon qu'il y ait des êtres préservés. Que la vérité, la sagesse ou la paix soient pour la plupart le prix de la victoire ! Mais que quelques-uns soient si bien prédestinés à les conquérir, que nous ne doutions plus de la vocation de notre race, que nous ne désespérions plus de notre force, que la vérité vivante nous séduise enfin !

Le premier biographe de saint François, contant sa jeunesse, écrit : « Ce qui est le plus admirable, c'est que petit à petit, par une spéciale faveur de la divine Bonté, les dons naturels qui étaient en lui se convertissaient en vertus. » Il y a un point mystérieux de jonction, de fusion. Au seuil de ces notes évoquons cette indicible concorde.

Histoire de Saint François de Sales

Saint François de Sales naquit le 21 août 1567 au château de Sales. Il appartenait par son père et par sa mère à la meilleure noblesse de Savoie. Son père François de Sales, seigneur de Nouvelles, avait épousé M^{lle} de Sionnaz qui lui avait apporté en dot le riche domaine de Boisy à la condition qu'il en prendrait le nom. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six ans il fut envoyé au collège dans la petite ville de La Roche, puis à Annecy. Il avait à peine treize ans lorsqu'il partit pour Paris suivre les cours de l'Université de cette ville. Son père désirant le voir quelque jour faire partie du Sénat de Chambéry, le jeune homme suivit ensuite pendant plusieurs années les cours de droit et de théologie de l'Université de Padoue où il fut reçu docteur. Il revint en Savoie, après avoir voyagé à travers l'Italie, en 1592. Il fut nommé avocat au Sénat de Savoie. La dignité de sénateur lui fut offerte, il la refusa. Il avait d'autres desseins. Depuis son enfance, il était décidé à embrasser le sacerdoce et son seul respect de ses parents l'en avait empêché jusqu'ici. Mais la charge de prévôt du Chapitre de Genève s'étant trouvée libre, François saisit l'occasion de suivre sa vocation sans blesser l'ambition mondaine des siens. Ordonné prêtre en 1593, il commençait l'année suivante ses prédications dans le Chablais où une population de trente mille âmes ne renfermait qu'une centaine de catholiques. Son courage, sa patience et son obstination eurent, après trois ans d'efforts d'abord infructueux, raison des hérétiques qui se convertirent à peu près tous. En 1598, il devenait coadjuteur de l'évêque de Genève.

La guerre étant survenue entre la Savoie et la France et Henri IV ayant répondu par une invasion rapide aux insolentes prétentions du duc de Savoie,

François de Sales s'en vint à Annecy prier le roi de France de maintenir les droits de la religion dans le Chablais. Le saint devait revoir peu de temps après le monarque. Chargé de défendre le culte catholique dans le pays de Gex, il partit pour Paris où sa mission l'obligea à un long séjour. Il prêcha dans la ville plus de cent fois, contribua à l'établissement des Carmélites à Paris et raviva la piété à la Cour. Le roi l'estimait fort et le pria à diverses reprises de rester en France, lui offrant les plus riches bénéfices et les plus brillants emplois. On rapporte qu'Henri IV disait à ce sujet que jamais il n'avait connu personne sachant assaisonner un refus plus gracieusement que M. de Sales.

Devenu évêque de Genève, François fut prié bientôt instamment par les échevins de la ville de Dijon de venir leur prêcher le carême de l'année 1604. Ce fut lors de ce séjour dans la capitale du gouvernement de Bourgogne qu'il rencontra la baronne de Chantal. Celle-ci, fille du président Frémiot et sœur de l'archevêque de Bourges, se rangea dès lors sous sa direction.

Au milieu de tous ses travaux apostoliques, François n'oubliait pas la culture des belles-lettres et des sciences. D'accord avec le président Favre, il établit à Annecy une académie de philosophie, de théologie, de jurisprudence, de mathématique et de belles-lettres qui prit le nom d'Académie Florimontane. Composée de quarante membres, cette société littéraire fut en bien des points le modèle que se proposa Richelieu quand il fonda l'Académie française trente ans plus tard.

Après divers voyages, il revint à Annecy en 1608 et trouva le temps de revoir et de relier entre elles diverses lettres de direction qui devaient former *l'Introduction à la vie dévote*.

L'année 1610, qui fut particulièrement cruelle pour

le saint, lui ravissant à la fois sa mère, un gouverneur qu'il vénérât, M. Déage, et un royal ami, Henri IV, vit naître l'Ordre des religieuses de la Visitation. Dès lors la vie de François de Sales se partage entre l'administration de son diocèse, les prédications et l'établissement de nouvelles maisons de la Visitation. En 1616, il publia son *Traité de l'Amour de Dieu*. Il prêcha l'avent de 1616 et le carême de 1617 à Grenoble, où il convertit de nombreux protestants et notamment le Maréchal de Lesdiguières.

A l'automne 1618, il fit partie de l'ambassade extraordinaire envoyée à Paris par le duc de Savoie pour obtenir, pour le prince de Piémont, la main de la princesse Christine de France, sœur de Louis XIII. De nombreuses prédications, des conférences spirituelles marquèrent son séjour. La mère Angélique Arnauld et sa sœur Agnès Arnauld lui demandèrent la permission d'entrer à la Visitation. Il n'y consentit pas. Il mit sous la direction de saint Vincent de Paul le monastère de la Visitation qu'il avait établi à Paris.

Revenu à Annecy, il se donne tout entier aux charges de son diocèse, mais le duc de Savoie, qui s'était rendu en Avignon pour y rencontrer Louis XIII, lui mande bientôt de venir rejoindre la cour. Malgré une santé devenue précaire, le saint se rend à cet ordre. Il mourut au retour de ce voyage à Lyon, dans le monastère de la Visitation, le 29 décembre 1622. Il fut enterré à Annecy dans la chapelle de la Visitation.

L'œuvre littéraire de saint François de Sales est très considérable. Outre *l'Introduction à la Vie dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu*, il a laissé une volumineuse *Correspondance*, des *Sermons*, les *Entretiens*, les *Controverses* et *l'Etendard de la Sainte Croix*, écrits pour la conversion du Chablais, enfin les *Opuscules* avec son *Règlement de vie* et son *Testament*.

Naturel et sainteté.

Ces brèves notes biographiques ne peuvent nous faire pénétrer dans l'intime de la pensée et du caractère du saint. Les anecdotes édifiantes — toujours contestables au reste — qu'on rapporte à son sujet et qui tendent toutes à faire paraître sa douceur ou sa charité sont moins révélatrices que ses écrits. Ceux-ci et, plus particulièrement cette œuvre même, nous restitueront sa véritable image. Et qu'avant tout on ne se méprenne pas sur le sens de cette œuvre. En vrac donc quelques réflexions.

Saint François « séraphise » dit Sainte-Beuve. Il y est bien obligé. On se tromperait si l'on voyait là une attitude, ou la marque d'un goût précieux pour le raffinement, ou la nostalgie — équivoque et toute pleine encore d'une secrète complaisance pour le monde — de l'innocence primitive et de l'univers sans péché. On se tromperait comme Sainte-Beuve s'est subtilement trompé en écrivant seulement le nom de Fénelon à côté de celui de notre saint. Mais depuis Baudelaire, fils révolté de notre XVIII^e siècle, nous, nous ne savons plus ce qu'est la pureté. Mais l'a-t-on jamais su ?

Si l'on se refuse au débat pascalien, il ne reste plus en acceptant la nature qu'à l'épurer. Qu'on l'accepte ne veut pas dire qu'on en tolère les défauts ni même les imperfections. On l'accepte pour ne pas remettre sans cesse au lendemain la bataille décisive. On l'accepte pour commencer aussitôt la lutte par quelques escarmouches très meurtrières. Différence de stratégie. Saint François avait un flair inouï pour déceler la vanité des questions essentielles qu'aiment à se poser les religieuses ou les mondaines qui n'ont pas compris exactement de quoi il en retourne. La pratique donne raison au saint. Et pour le reste?... Pour le reste, je

ne crois pas qu'on ait jamais porté sur soi-même, sur les autres, sur le monde, sur le bien et sur le mal, un regard aussi froid, aussi clairvoyant, aussi objectif que celui du tendre évêque de Genève. « Cela n'empêche pas les sentiments », comme on dit.

Il y a un naturel chrétien. On l'oublie trop souvent. Le verbe possède en lui les images parfaites — si tant est que les créatures puissent parvenir à la perfection — de chaque être que le Père a créé. Confondez le saint avec son image. Et voici que dans la cathédrale d'Annecy les colombes se posent sur sa tête et qu'il jouit de la vue sensible de son ange gardien ! C'est en somme préférable à la pastorale fénélonienne.

Ai-je besoin de démontrer ici que le naturel humain est aussi le fruit d'une conquête. Ne soyons pas dupe des mots. Je parle de naturel dans le style et dans la vie. La spontanéité elle-même... Car il faut régler tout cela. Le plus classique des saints, allons-nous le voir soudain se muer en héros de roman russe ? On le loue, on le vénère, la foule le prie : « Si je m'en croyais, dit-il, je ferais des actions ridicules pour détromper ce peuple. » Oui, un instant cette tentation — car c'en est une, une des pires — a pu effleurer son esprit. Mais il ajoute : « Il faut vivre dans la *sincérité chrétienne*, ne faire ni le fou, ni le sage, ne rien faire pour être loué ou méprisé, mais agir simplement et fidèlement pour Jésus notre divin maître. » Il est plus que sage. Il a l'esprit juste. Là est le don.

Tactique.

Sa vie — presque banale — témoigne de ce don. Un esprit fertile en ressources, presque rusé. Il invente à chaque instant la vertu. Il sait user de lui-même avec une incroyable souplesse. Il se traite avec la

patience — avec le désintéressement qui donne la lumière — qu'il aurait pour l'un de ses pénitents. Jeune étudiant à Paris, il fut tenté de l'idée qu'il était un réprouvé et comme tel destiné à haïr Dieu un jour. Il prie alors la vierge de lui accorder du moins la grâce, s'il doit haïr Dieu dans l'éternité, « de ne pas être un moment dans cette vie sans l'aimer ».

C'est le détachement de toutes choses et de soi-même qui le fait si habile. Il s'abandonne à Dieu tant que rien plus. Il cède en tout, excepté sur l'essentiel. Il est si perspicace qu'on en vient à déceler en lui une sorte d'ironie supérieure dont il dupe le Malin et soi-même pour le triomphe de Dieu.

Au moment de renoncer à la vie mondaine il doit tenir compte des sentiments de ses parents, de préjugés sociaux. Moine, évêque, tout cela n'a en somme pas beaucoup d'importance. Il ne s'agit que d'être saint : « Si je désire la solitude des Chartreux, je perds mon temps. » Il ne se donnera pas aux grandes actions héroïques. Pas n'est besoin de tant chercher et de se reposer après un bel effort : il est nécessaire de poursuivre chaque jour un combat modeste qui ne trouvera son terme qu'à la mort. Ce saint qu'on juge aimable ne songe qu'à la bataille. Il y en a qui opposent dans leurs conceptions tragiques le ciel et la terre, qui se divisent eux-mêmes affreusement et qui implorent à grands cris la victoire. Mais invinciblement ceux-là se représentent le repos après la lutte. François de Sales semble n'avoir jamais pensé à ce repos. Il ne s'arrête pas pour souffler. Il n'est pas de courage plus tenace que le sien. Il espère en Dieu, mais d'un cœur plus méfiant envers soi-même que celui des saints les plus mortifiés. Un sage qui aurait une telle conception des choses ferait parler de son riant désespoir. Car la joie, c'est comme le combat, ce n'est pas pour demain, c'est pour l'instant même. Tout mener de front : la guerre et la paix, le corps à

corps et la sérénité, l'activité et la contemplation, le renoncement total et les hymnes de joie.

Une perspicacité à peu près sans égale. Une sœur visitandine lui demande comment il se comporterait dans un monastère, il répond : « Et qu'y ferais-je, ma fille? Pas si bien que vous, car je ne vauds rien. Mais il me semble qu'avec la grâce de Dieu, je me tiendrais si attentif à la pratique des petites et menues observances qui sont introduites céans que, par ce moyen, je tâcherais de gagner le cœur de Dieu... Je me tiendrais bien bas et bien petit, je m'humilierais et ferais les pratiques selon les rencontres; et si je ne m'étais pas humilié, je m'humilierais au moins de ce que je ne me serais pas humilié. » *L'Introduction à la vie dévote* en fait un des moralistes les plus aigus de tous les temps. Voyez ce qu'il dit de l'attachement aux biens de ce monde : « Etre riche en effet, et pauvre d'affection, c'est le grand bonheur du chrétien; car il a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde et le mérite de la pauvreté pour l'autre. » Je sais bien que des sots se scandaliseront. François ne veut que nos cœurs. Mais n'allez pas croire qu'il mette des coussins sous les coudes des pécheurs. Il est sur ce point d'une rigueur à la fois et d'une délicatesse extrême. Il a tôt fait de déceler les subtilités où se réfugie l'amour honteux des richesses. « Hélas, Philothée, écrit-il, jamais nul ne confessera d'être avare; chacun désavoue cette bassesse et vileté de cœur. On s'excuse sur la charge des enfants qui presse, sur la sagesse qui requiert qu'on s'établisse en moyens : jamais on n'en a trop, il se trouve toujours certaines nécessités d'en avoir davantage; et même les plus avares, non seulement ne confessent pas l'être, mais ils ne pensent pas en leur conscience de l'être; non, car l'avarice est une fièvre prodigieuse, qui se rend d'autant plus insensible qu'elle est plus violente et ardente. Moïse vit le feu sacré qui brûlait

un buisson et ne le consumait nullement; mais au contraire, le feu profane de l'avarice consume et dévore l'avaricieux et ne le brûle aucunement; au moins, emmi ses ardeurs et chaleurs plus excessives, il se vante de la plus douce fraîcheur du monde, et tient que son altération insatiable est une soif toute naturelle et suave. »

Empirisme ou doctrine.

On pourrait citer à son sujet cent anecdotes dignes d'admiration. Elles ont toutes un trait particulier qui le met à part dans la phalange des héros chrétiens. Elles ne témoignent pas seulement de sa générosité, de son humilité, de son détachement. *Elles manifestent la vérité.* Quand, après avoir longtemps donné l'assaut autour de l'âme d'un prêtre endurci dans le mal, le saint vainqueur a confessé le coupable, il s'agenouille à son tour et demande au représentant du Christ justifié sa bénédiction. Qu'on ne voie pas là un trait de sa charité! François ne se met pas au pied de la navrante misère humaine. Il s'incline seulement devant le fait spirituel de la grandeur du sacerdoce. Il serait loisible de rapporter ici des traits plus frappants encore. Mais l'*Introduction à la vie dévote* en chacune de ses pages prouve ce goût ardent de la vérité et ce zèle à la faire paraître. Rien de gratuit, rien d'inutile dans ce que le saint exige de lui-même ou du chrétien. Une soumission absolue au vrai simplement. « Ne demandez rien, ne refusez rien. » Dans ce qu'il dit en ce livre de la mortification et de la façon dont les pécheurs doivent se conduire pour parvenir à la vertu on voit bien cette étrange lucidité. François de Sales connaît l'homme, il le tient tout entier dans le creux de sa main. Et le monde même. J'aimerais qu'on le représentât avec dans sa gauche

le globe royal. Rien ne le fait ciller : pas même le péché qu'il considère du même regard perspicace et détaché. Il se voit ainsi lui-même : il veut qu'on se voie ainsi.

Ce saint si souple devait être au goût de Sainte-Beuve. Mais l'empiriste n'a pas cherché à voir si ce grand exemple apportait de l'eau à son moulin. Ce n'était pas un théoricien. Aussi se fût-il sans doute égaré. Le saint de Genève a des traits de sagesse mis-tralienne. Il faut de tout pour faire un monde. Il accepte même ce qui intimement doit le plus heurter. Mais ce moraliste est un Père de l'Église. Il s'appuie avec tant de force et tant de simplicité sur sa foi que ceux qui en détiennent le culte éternel lui demandent — sitôt qu'il est mort — une aide semblable.

C'est que ce moraliste chrétien est fait d'intelligence autant que de zèle. Et que son humilité ne le prive point des paroles audacieuses. Certes quand Paul V l'interroge pour qu'il émette son avis dans la controverse sur la grâce entre les Dominicains et les Jésuites, il répond qu'il ne s'agit que de faire bon usage de la grâce. Mais ce n'est pas habileté. Que pouvait-il dire d'autres? Dans une lettre au duc de Nemours on trouve cependant ces mots : « Les papes, les rois et les princes sont sujets à être souvent surpris par les accusations et par les rapports; ils donnent quelquefois des écrits qui sont émanés par obreption et subreption; c'est pourquoi ils les renvoient à leurs sénats et conseils, afin que, les parties ouïes, ils soient avisés si la vérité y a été vue ou la fausseté proposée par les impétrants; les Princes ne peuvent pas se dispenser de suivre cette méthode, y étant obligés à peine de damnation éternelle. »

Cette foi tranquille et courageuse et ce sens juste dans la foi en a fait le grand « convertisseur » de son temps.

Révolution dans la Sainteté.

Il a converti jusqu'à des catholiques. Son petit livre est encore un ferment de sainteté. Alexandre VII écrivait de cet ouvrage : « Il ne perd jamais pour moi la grâce de la nouveauté. » C'est qu'au lieu de se mettre dans la suite des pieux écrivains, François de Sales est parti à pied d'œuvre. L'expérience des hommes, une foi vivante et claire. Le livre est fait. Que cela suppose de génie !

Mais cela implique une révolution. Comme tous les classiques, le plus classique des saints est un révolutionnaire. Une révolution faite au nom de la nature, de l'homme et de Dieu. Une révolution faite contre les techniciens.

On sait le dessein de saint François : appeler à la vie dévote des personnes de toutes les classes et de tous les états. Nous n'insisterons pas sur ce point. Bien plus tôt nous attacherions-nous à tirer au clair un malentendu. Il faut bien dire que si le pieux évêque est indulgent aux faiblesses, il ne tolère, dans l'âme de ceux qu'il appelle, aucune affection au péché. Il est ici d'autant plus rigoureux qu'il se montre ailleurs plus compréhensif. Encore le juste point.

Il faudrait citer tout le chapitre VII de la première partie sur ceux qui sortent en effet du péché et n'en quittent pourtant ni le désir, ni le goût. « Hélas ! dit le saint, que de telles gens sont en grand péril ! » C'est les abandonner à leur destin. Ces « faibles et lâches pénitents » il ne leur porte aucun intérêt. Il en parle avec douceur et dégoût : « Les âmes lesquelles sorties de l'état de péché ont encore ces affections et alanguissements ressemblent à mon avis aux filles qui ont les pâles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades :

elles mangent sans goût, dorment sans repos, rient sans joie et se traînent plutôt que de cheminer. »

Voilà pour tant de chrétiens d'aujourd'hui et pour une littérature qui les flatte une condamnation nette chez le plus équitable des prélats. Celui-ci a horreur de la confusion. S'il a pour ses « Philothée » une affection chaude et attentive, c'est que la spontanéité et l'abandon absolu à Dieu se trouvent plus souvent chez les femmes que chez les hommes. Mais en dépit de ce qu'on peut croire on trouverait dans l'œuvre de saint François bien des leçons de virilité.

Un saint moderne.

Presque rien ici n'a perdu de son efficacité, on le voit. Nous nous sommes interdits de commenter des commentateurs. Il faut faire une exception. Il faut dire brièvement ce que glane chez saint François un homme d'aujourd'hui dont l'influence intellectuelle très agissante relie à l'avenir les leçons trois fois centenaires de *l'Introduction à la Vie dévote*.

Eugénio d'Ors note d'abord chez le saint l'effort de propagation d'un christianisme *usuel* : « Rien ne nous déplaît davantage, dit-il, rien ne nous est plus ennemi que cette triste et vieille maxime : *Primum vivere, deinde philosophari*. ... Vivre d'abord, puis philosopher? Non! dirons-nous; en pareille matière, il ne doit y avoir ni *d'abord*, ni *ensuite*. Que marchent de pair, à tout jamais, la main dans la main, vie et philosophie! Car si la philosophie sans la vie est un jeu, la vie sans la philosophie est une bassesse. » Il loue d'autre part la distinction de ce gentilhomme qui voulait que fût évitée dans la vie religieuse « la moindre trace de singularité ou de caractère pittoresque » : « Comme en élégance la perfection suprême est atteinte dans la vie dévote,

quand personne, au passage du héros, ne tourne la tête. » Il montre l'énergique et constante retenue qui préside à la vie de ce saint.

Mais le philosophe s'attache surtout à apprendre du saint l'usage classique de la tristesse. « Il faut chanter », dit le robuste artisan de la vie dévote. Dans l'héroïsme quotidien cependant la tristesse a sa place, mais elle ne doit pas demeurer un état passif et subi; il faut là comprendre, la vouloir librement, l'*utiliser*.

Eugénio d'Ors pousse plus avant son analyse. Il cite : « Les anges sur l'échelle de Jacob ont des ailes et cependant ils ne volent pas, mais ils montent et descendent avec ordre, d'échelon en échelon. »

« Ces paroles, ajoute-t-il, on devrait les voir gravées en lettres d'or au-dessus des portiques de tous les édifices consacrés à la culture des arts ou des sciences. Elles résument le meilleur symbole du Classicisme, le meilleur éloge de la sainte Continuité. Elles contiennent, par là même, la condamnation la plus tranchante de la superstition romantique avec son culte de la molle spontanéité et de l'ambitieuse improvisation. »

Pour ce qui est de cette mélancolie qui nous vient de ce que nous sommes soumis aux tentations, saint François conseille la patience, la soumission et un indéfectible courage. Eugénio d'Ors écrit à ce sujet :

« Il y a dans la civilisation du monde une grande et haute tradition à quoi répond dignement cette attitude spirituelle. C'est la tradition persane de l'*Avesta*. Tradition qu'on retrouve plus tard, non chez saint Jean, mais chez saint Paul dans son mot fameux : « Il convient qu'il y ait des hérétiques » qui est l'un des plus fermes monuments de l'impavide acceptation du Mal. Encore quelques années, et, j'en suis certain, cette tradition portera de nouveau ses fruits dans la culture occidentale. Le renouvellement spirituel de la vie moderne sera accompli chez nous par un accrois-

sement de la conscience d'une valeur objective dans les idées de Mal et de Pêché. »

Ces brèves notations d'Eugénio d'Ors mettent en lumière les points de l'œuvre de saint François où l'idéologie la plus moderne peut trouver son aliment et ses directions. Ne désespérons de voir proclamer le saint évêque de Genève notre plus subtil intercesseur.

Pour les quelques réflexions de cette préface, elles n'ont aucune valeur absolue. On pense qu'un livre et une vie sur lesquelles trois siècles ont fait oraison offrent de multiples voies et traverses à l'usage des méditations les plus personnelles.

Charles FOROT.